

Nuit blanche

Bande dessinée : Un monde plein de trous perdus

Jean Obélix Lefebvre

L'histoire qu'on lit
Numéro 50, décembre 1992, janvier–février 1993

URI : id.erudit.org/iderudit/21593ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, J. O. (1992). Bande dessinée : Un monde plein de trous perdus. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (50), 28–30.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1992. Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Un monde plein de trous perdus

Palavas-les-Flots ou Saint-Glinglin, Terre 2014 ou Moulinsart et Champignol, il se pourrait bien que tous ces lieux n'acquière de réalité, d'importance, de consistance, qu'en fonction des mythes et mythologies qu'on leur prête. Que sont Paris, Rome ou New York, pour qui n'en a rien à foutre et n'y mettra jamais les pieds? Des trous perdus! Les trous-du-cul du monde! Il suffit de couper toute communication, journaux, télévision, cinéma, livres, et rien n'existe plus! Et d'ailleurs cela n'existe que lorsqu'on le veut bien, na! Ordinairement, on ne veut pas bien. Tout s'infiltré en nous malgré nous. Notre principale préoccupation, c'est de nous démerder avec ce nullard qui vit au beau milieu de nulle part et qui nous suit partout: soi-même. C'est pourtant ce nobody, mésinformé, aux troubles appétits, à la conscience élastique et sélective, qui vit les plus belles histoires d'amour et qui trébuche sur les Amériques, qui s'en met plein les fouilles et qui «can't get no satisfaction», c'est moi tout craché!



Les aventures d'Alex Russac, Samizdat' par Alain Garrigue



Les aventures d'Alex Russac, Samizdat par Alain Garrigue

Christophe Colomb,
de E. Biagi, Giacinto Gaudenzi
et Milo Manara,
Himalaya, 1992.

Christophe Colomb,
Premier voyage,
de Jijé,
«JiJé», Hélyode, 1992.

Une meilleure connaissance de la réalité nous débecte. Père, grand-père et trisaïeul, nul ne résiste à un sévère examen. Aussi pourris les uns que les autres malgré toute la bonne foi du monde! Jijé nous présentait naguère, en 1943 dans le journal *Spirou* et en 1946 en album, le découvreur des Amériques, Christophe Colomb, comme figure de proue de l'idéalisme. «Mes amis, voici venue l'heure de la séparation... Vivez en bonne entente et en bonne amitié avec les naturels... Respectez leurs personnes et leurs biens... Puissiez-vous ne jamais oublier notre dignité de civilisés et de chrétiens!», disait-il à ses hommes laissés à Hispaniola. La version d'aujourd'hui produite par E. Biagi, Milo Manara et Giacinto Gaudenzi, même si elle préserve les bonnes intentions du précurseur, laisse aussi entendre qu'il ne dédaignerait pas le profit *négrier*. Mauvaise conscience de l'Amérique? Faute de vertus innées, à quels stimuli se vouerait un manager contemporain?

JiJé travaillait pour la bonne presse et d'une certaine façon faisait œuvre de résistance dans une Belgique occupée. Biagi, Manara et Gaudenzi, outre que répondre à une commande commémorative, se devaient de traiter d'une histoire plus réelle, plus objective. Leur album ne verse tout de même pas dans le pamphlet et il a le mérite pédagogique d'introduire par quelques planches à la culture amérindienne. Manara est pourtant plus à l'aise dans des œuvres personnelles comme *L'été Indien*.

Le bar du vieux Français, t. 1,
de Strassen et Lapière,
«Aire Libre», Dupuis, 1992.

Va-t-on devenir accro? Célestin et Aïcha se rencontrent au bar du vieux Français et en font leur boîte postale. Bled perdu d'Afrique du Nord où un beur part en quête de ses racines et où un jeune Noir en voie de migration (vers l'Europe?) fait escale. Le vieux Français ne raconte pas sa propre histoire, il collectionne les lettres d'Aïcha et Célestin qu'il lit (indiscretement) comme un roman.

Pour une fois, Aire Libre tient ses promesses graphiques et l'originalité d'un récit, mais la dilution par tomes fait grimper les frais.

Les aventures d'Alex Russac, t. 3,
Samizdat,
d'Alain Garrigue,
«Conquistador», Delcourt, 1992.

Étrange! Alex Russac ressemble à un Corto Maltese dessiné autrement. Même profil psychologique aussi. Et il s'appuie sur des sources irréfutables. En guise d'entrée en matière, un survol des purges opérées par le camarade Staline au sein de ses corps d'armée. Alex Russac rencontre des orphelins par force et ne doit sa survie qu'à l'acceptation d'être porteur de colis. Un samizdat! On est en 1937. La porte de la Russie se franchit par train. Longue traversée de steppes enneigées, rencontre d'un pope fou. Le train s'arrête et on prend l'avion. À chaque fois, c'est l'atterrissage forcé. Et c'est le propre des héros dont les histoires s'ensuivent que de voguer vers de nouvelles aventures.

À bien y réfléchir, Alex Russac ressemblerait plutôt à un personnage de Tardi, Adèle Blanc-Sec avec une barbe de trois jours, et ses péripéties n'ont qu'un but: boucler un tour du monde. Il était passé par les States (Hester Street), il s'est tiré d'U.R.S.S. et voilà qu'il rentre en France où l'attend le sinistre Léautaud et son Fléau. En plein Front popu! Mais il hésite, il y a de bien plus grands malheurs en Espagne...



Red Ketchup contre Red Ketchup,
par Réal Godbout et Pierre Fournier

Red Ketchup contre Red Ketchup, de Réal Godbout et Pierre Fournier, Croc, 1992.

Québec? Trou perdu? Pis, peine perdue! C'est pourquoi Red Ketchup, un petit malin, est plutôt né là où la conséquence a tout de même quelque importance, les U.S.A.. Le plus grand des trous perdus! Quatre longues années après les péripéties narrées dans *Croc*, voici donc l'album où Red Ketchup, l'inégalable, affrontera ses clones, prouvant par là qu'on peut imiter une star mais jamais l'égaliser. Son secret? L'instinct tueur, en un mot l'âme. Ce que le F.B.I. ne pouvait assez ensevelir se sera finalement avéré la meilleure parade homéopathique.

Ne manque plus à ma série que Red Ketchup contre les Expos et Red Ketchup pour un Canada uni dans des États-Unis forts.

Saigon-Hanoi, de Cosey, «Aire Libre», Dupuis, 1992.

La fête de l'An nous ramène à la fête du Têt. Les vétérans du Viêt-Nam vont en visite amicale chez l'ennemi d'hier. L'occasion d'un bon reportage-vérité à la télé pendant qu'il neige sur Trou-Perdu County. Felicity, une fillette anonyme, téléphone à Homer Junior à tout hasard, pour se rassurer. Il fait tempête. Il tombe des flocons tout blancs. Il pleut de la nostalgie. On n'a su partir pour le bout du monde que pour s'y casser la gueule et celle d'autrui par la même occasion. Tout cela est fini. Dommage qu'on n'en puisse rien effacer. Pour le coup, on se sent aussi moche que Christophe Colomb.

Cosey souffle sur les tisons. Jonathan, déjà, visitait un Tibet envahi. Autre trou (mais le Tibet n'est-il pas plutôt une bosse?), autres hommes, autres tragédies. De l'art de décrire une dyslexie sentimentale immémoriale!

Monsieur Vincent, de Raymond Reding, Coccinelle, 1992.

Encore une réédition. Raymond Reding, c'est un obscur, un sans-grade, celui que tous ont lu, que tous ont oublié. Il n'a pas de *personnage* à lui, pas comme JiJé (Joseph Gillain) à qui est associé Jerry Spring. Reding œuvre donc à des apologies comme celle de Vincent de Paul, de l'abbé Pierre, aux éditions du Lombard. Il reprend ses droits en 1992 et réserve sa réapparition aux jeunes éditions Coccinelle. Qu'est-ce? Hors le fait d'archiver les reliquats du journal *Tintin*, est-ce un retour du refoulé religieux? On aurait dû alors achever la pauvre ébauche des péripéties de l'abbé Pierre, pauvre supplément de fin de volume...

L'abîme du temps, t. 1, Dock 21, de Rodolphe et Mounier, Dargaud, 1992.

Raison de plus pour supprimer tous les héritages lorsqu'on se réincarne dans la peau d'un papa suicidé. Les héritiers collatéraux n'apprécient pas l'inattendu. Dans certaines familles, on hérite d'abord d'un destin tordu. Mais, ouf!, ce n'était que de la fiction, fantastique de surcroît! *Thriller* à l'appui. Cela pourrait intéresser tous ceux-là (oh! qu'ils sont nombreux!) qui n'apprécient pas tellement leur existence présente et qui sont doués, si l'échange était possible, pour faire pire qu'hier et moins bien qu'aujourd'hui. Mais il y a tant de concurrence chez les *best-sellers*!

Akira, t. 8, Déluge, de Katsuhiro Otomo, Glénat, 1992.

J'ai décroché. Le métrobus ne permet pas de telles lectures. Tout explose et tout tremble dans le livre comme au-dehors. J'ai deviné qu'il y avait là tout le secret de Jodorowsky-Difool: le monde est sans fin et pourquoi pas la bande dessinée. Au diable la névrose, j'ai résolument décidé de ne pas prendre mes cachets. Que la vieille impératrice aille se faire voir et tous ses petits boy-scouts à bazooka et lance-flammes, et les ectoplasmes itou, moi, j'attends le grand roi des frayeurs (*in* Nostradamus). Que va-t-il bien pouvoir inventer qui ne soit pas trop éculé? Cohérent au moins?

John Difool avant l'Incal, t. 4, Anarcopsychotiques de Zoran Janjetov et Alexandro Jodorowsky, Les Humanoïdes associés, 1992.

Les aventures de John Difool ont commencé avec la collaboration de Giraud-Mœbius et d'Alexandro Jodorowsky. Maintenant, il s'agit d'un retour sur John Difool d'avant l'Incal. Janjetov a si bien pris la relève de Mœbius qu'il pourrait s'agir d'un clone dont aucune homéopathie ne peut nous garantir. Pour le moins, l'histoire est devenue intelligible, *thriller* comique intergalactique, dénonciation d'un monde fait de trous et de causes perdus tant le dieu qui s'amuse de nous est uniquement préoccupé de travestissement-réincarnation. Il n'a pas la moindre idée du monde dans lequel il nous a plongés. La Révélation, dans ce cas, nous bousculerait encore plus que la remise en question des héros. C'est pourquoi Jodorowsky, s'il tient le coup, en a pour une éternité avant de nous assener le point final... ■

par Jean Lefebvre